

Jigmé Thrinlé Gyatso

Présence des fougères

Editions de l'Astronome

Préface

À l'heure à laquelle j'écris ces quelques lignes, la démocratie, la liberté de pensée et la liberté d'expression sont endeuillées. Un terrible attentat – parmi les plus sanglants que le pays ait connu – a frappé un organe de presse. La température historique est à son maximum, la folie et la faiblesse – pensons au vers « Aussi l'homme est-il fou et faible » des mouvements cinq et six¹ de *Présence des fougères* – se sont exprimées de la manière la plus brutale.

Jigmé Thrinlé Gyatso, qui connaît l'âpreté des arcanes de l'histoire, nous emmène sur d'autres pistes, il nous rappelle qu'une vie – la « vraie vie » peut-être – est possible en marge de l'Histoire. Avec ses compagnons de route que sont Bashô, Kenneth White et Rimbaud, Thrinlé évoque sa rencontre avec les fougères. Et quelle rencontre ! Quel dialogue ! Quel échange ! De quoi faire baisser la température historique...

En évoluant à la croisée du littéraire, du philosophique et du scientifique, tout en légèreté, tout en rire, Thrinlé pénètre l'univers des fougères comme pour se fondre dans le monde végétal. Il se situe par-delà la dichotomie cartésienne qui oppose la matière mesurable (la *res extensa*) à la pensée (la *res cogitans*) – « je ressemble aux fougères » – et se met en quête de la langue fougère – « existe-t-il en ce monde un art d'écrire/ressemblant aux fougères ? ». En neuf

1 Voir pages 48 et suivantes.

étapes – autant qu’il en faut dans le tantrisme pour atteindre l’éveil –, Thrinlé met en mots l’expérience d’une pleine présence au monde. Cette pleine présence est en soi un acte révolutionnaire, le fruit d’une révolution douce, d’une « apocalypse tranquille » comme le dit si bien Kenneth White, d’un abaissement de la température historique. Nul besoin de s’agiter, nul besoin de courir. Méditer... Méditer par exemple sur les noms des neuf mille fougères, laisser l’esprit s’en imprégner, dissoudre les concepts dont nous sommes façonnés, s’éveiller à la simplicité.

La lecture de ce poème (et une attention toute particulière aux dessins de Marion Clavel qui les accompagnent) est en elle-même un acte méditatif. Alors, lisons, méditons, arpentons la voie qu’ouvre Jigmé Thrinlé Gyatso !

Christophe Roncato-Tounsi¹
Laffrey, le 8 janvier 2015.

¹ Christophe Roncato est Maître de Conférence et chercheur en littérature anglaise à l’université Stendhal de Grenoble et auteur de *Kenneth White : une œuvre monde*, éd. Presses Universitaires de Rennes, collection Plurial, Rennes, 2014.

Hommage à Bashô !¹

« Il nous faut certes établir notre esprit dans le domaine de la vraie compréhension, mais de là ne pas manquer de retourner à l'expérience immédiate pour y trouver la vérité de la réalité. Quoi que nous soyons en train de faire à un moment donné, nous ne devons pas perdre de vue que ce que nous faisons est en corrélation avec notre nature profonde. Là réside la poésie. [...]

En matière d'art il importe de suivre la nature créatrice, de faire des quatre saisons ses compagnes. Dans ce qu'on voit rien qui ne soit fleur, dans ce qu'on ressent rien qui ne soit lune. Quand dans les formes on ignore la fleur on est pareil à un barbare, quand dans le cœur on ne ressent pas la lune on est de la même espèce que la bête. Pour chasser le barbare, pour éloigner la bête, il faut retourner à la nature créatrice, s'accorder à la nature créatrice. [...]

Intelligent ou stupide, raffiné ou rustre, cela revient finalement au même. Le monde n'est-il pas une Demeure d'illusion ? »

BASHÔ

Bashô, maître de haïku,

à Kyoto rêvant de Kyoto,

trad. Cheng Wing Fun et Hervé Collet,

éd. Moundarren, Millemont, 2004.

1 Pas d'exorde, mais un hommage et une blancheur amie (et quelques notes adamantines...)

Blanche reconnaissance à Kenneth White¹

« Je ne pense pas que l'attrance pour les lieux déserts, les conditions élémentales et la pierre brute soit inhumaine, je pense au contraire que cela donne à l'être humain une base authentique.

Il existe quelque chose comme un ton de base, parlé, joué ou écrit, que l'on peut entendre tout autour de la terre. Une fois que l'on s'est accordé à sa longueur d'onde, une grande part de ce que l'on appelle « culture » se révèle de peu d'importance, pour ne pas dire futile, et sonne creux. Peut-être toute vraie culture se fonde-t-elle sur ce ton de base, et s'élabore-t-elle à partir d'une dimension fondamentale qui est le lieu d'une austère jouissance. [...]

Il y a une musique du paysage. On l'a rarement écoutée. Avant la civilisation, oui, peut-être - et encore. Peut-être les hommes primitifs guettaient-ils uniquement les bruits, les sons qui concernaient leur survie : le craquement d'une branche signalant l'approche d'un animal, le vent qui annonce la tempête... Loin d'entrer dans le grand rapport, ils rapportaient tout à eux. Il est possible que j'exagère. Peut-être qu'ici et là il y avait des oreilles pour écouter la musique pure du paysage, qui n'annonce rien.

1 Oui, décidément j'aime vraiment beaucoup Kenneth White, l'homme et son œuvre, et je crois pouvoir dire que mon écriture (toute proportion gardée et humilité sauvegardée au dedans) s'inscrit un peu dans le sillage de son œuvre, de même qu'elle s'inscrit librement mais indéniablement dans la voie bouddhique. J.T.G.

Ce qui est sûr, c'est qu'avec l'arrivée de la civilisation et surtout son développement, on n'écoute plus rien de tel. Le civilisé écoute les harangues politiques, il écoute les homélies religieuses, il écoute toutes sortes de musiques fabriquées, il s'écoute. Ce n'est que maintenant (la fin de la civilisation ?) que certains, des solitaires, des isolés, se remettent à écouter le paysage.

Parfois, on peut avoir l'impression qu'il est trop tard. Peut-être vivons-nous l'époque des derniers paysages : les arbres ne se portent plus très bien, la mer en a sans doute assez d'avaloir les déchets des hommes. Ceux d'entre nous qui écoutent ont parfois l'impression d'entendre des plaintes sourdes, des murmures d'agonie. Sans doute est-ce seulement notre conscience qui projette sa voix. Mais la conscience fait elle aussi partie du monde¹. Et si cette conscience est mauvaise, la captation de la musique du monde le sera également. D'où ces interférences, ces stridences. [...]

Mais la véritable poétique est ailleurs : dans les grands espaces, dans les mouvements migratoires, dans les nécessités élémentaires, dans les gestes originels. L'esprit va plus loin lorsqu'il essaie de lire au-delà des légendes. En commençant par la surface rugueuse de la pierre elle-même, et par ses lichens.

Quant aux théories, aux interprétations et aux calculs, je les écoute avec attention, dans un silence

1 Ou n'est-ce pas le monde qui fait partie ou est une expression de la conscience, comme le pensent certaines écoles philosophiques bouddhiques qui gardent un brin de dualité... ? C'est comme l'histoire de l'œuf et de la poule, un vrai *kōan zen* ! À chacun de méditer pour s'ouvrir et s'éveiller à l'inconcevable ! J.T.G., (avec un grand sourire).

de pierre, avant de retourner, sur le rivage ou sur la lande, à quelque rocher où le gel et le sel de la mer ont écrit le climat des âges. [...]

Quant à moi, je continuais à faire mes relevés de terrain, à dresser des cartes, fasciné moins par les croix de Ninian que par les pierres elles-mêmes, me disant, l'œil sur l'horizon, que ce qui m'intéressait, ce n'était ni la vie ni la mort, mais la forme¹ des choses. Moins les symboles de sanctification que les lignes de pénétration. »

Kenneth White
La maison des marées,
éd. Albin Michel, Paris, 2005.

1 Ici encore je ne peux m'empêcher de faire une petite remarque diamantine : le sūtra de la prajñāpāramitā nous dit : « la forme est vacuité, la vacuité est forme ; la forme n'est autre que la vacuité, la vacuité n'est autre que la forme ». Pratiquement parlant, il s'agit d'apprécier la forme, toutes les formes, telles qu'elles sont, sans s'y attacher, dans la reconnaissance de leur nature ou absence de nature propre. Philosophiquement parlant, le premier énoncé se rapporte à l'union interdépendante et le second à l'union concomitante et indivisible.

Dans le véhicule tantrique, il est question de "regard pur" ou de "présence", ce que j'ai retrouvé avec joie dans *La figure du dehors* (K. White, éd. Le mot et le reste, Marseille, 2014) où il parle de la « rencontre immédiate du poète avec la terre et avec les choses de la terre, perçues non comme des objets, mais comme des présences ». Il aborde à nouveau ce sujet dans son dernier livre, *La mer des lumières* (éd. Le mot et le reste, Marseille, 2016), p.124. J.T.G.



Présence des fougères

regarder pousser les fougères
et penser
penser
penser à leur présence
si ancienne
ici
sur la planète Terre

présence des fougères
toujours naturelle
et ajourée

partout où elles poussent
elles sont à leur place
en sous-bois ou en clairières
en des lieux ajourés
ou des prairies bien exposées
entre des pins droits ou penchés
sur un tronc mort ou vivant
sous les érables ou sous les chênes
autour de souches invisibles ou remarquables

jamais envahissantes
toujours apaisantes
devant les fougères
rendre les armes
pour de vrai

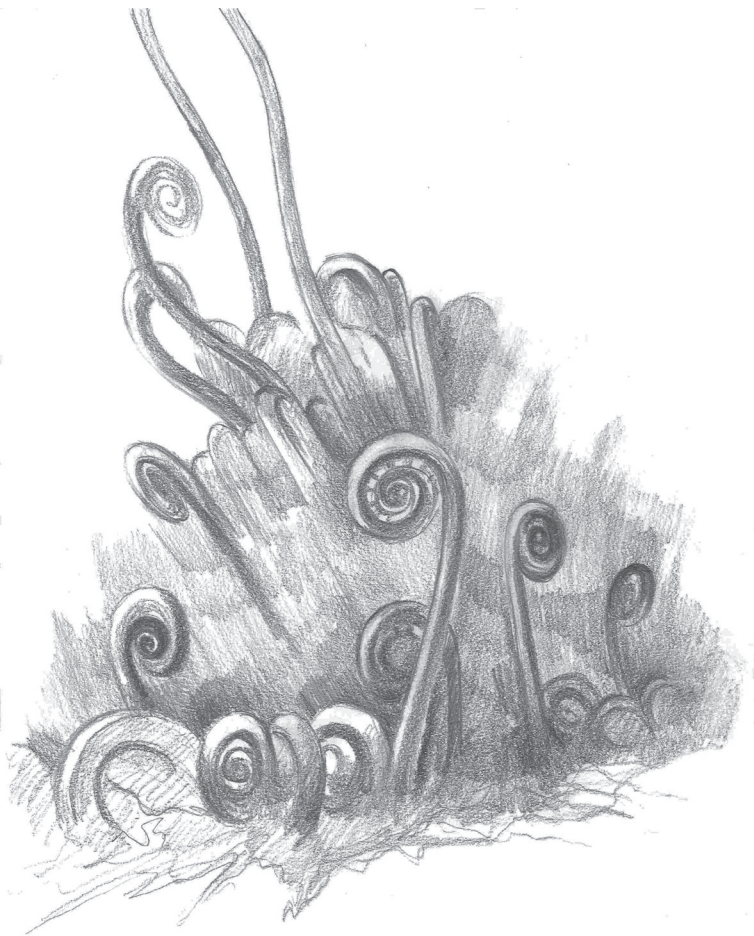
au milieu des fougères
laisser couler
les larmes de la vie

au milieu des fougères
s'abandonner
à cette présence si ancienne
ici
sur la planète Terre

sous les fougères
sentir frémir la vie
organique

c'est extraordinaire
comment elles poussent
les fougères
avec cet extraordinaire déroulement
des crosses écailleuses et villeuses
dans l'air encore humide du printemps

elles sont l'exploit
toujours renouvelé
de la nature
depuis le début de l'ère primaire



Comme les calligraphies de Ryôkan
ressemblent aux liserons
existe-t-il en ce monde un art d'écrire
ressemblant aux fougères ?

Moine bouddhiste et poète, originaire de Vendée, Jigmé Thriné Gyatso voue la majeure partie de sa vie à la pratique spirituelle lors de retraites solitaires. Mais il aime aussi partager son expérience intérieure par l'écriture, l'enseignement, les conférences, le dialogue interreligieux, la collaboration avec de nombreux artistes, la marche et les voyages.



*Editions
de l'Astronome*

PRIX : 9 €

